



Égypte/Monde arabe

4-5 | 2001

L'Égypte dans le siècle, 1901-2000

Le « moment soixante-sept »

De la colère, des illusions et de la phase finale de la lutte

Mérim Belli



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/855>

DOI : [10.4000/ema.855](https://doi.org/10.4000/ema.855)

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2001

Pagination : 41-53

ISBN : 2-87027-963-9

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Mérim Belli, « Le « moment soixante-sept » », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 4-5 | 2001, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/855> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.855>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Le « moment soixante-sept »

De la colère, des illusions et de la phase finale de la lutte

Mérim Belli

« ... c'est parce qu'il fait du bruit, parce qu'il est "gros" par les impressions des témoins, par les illusions des historiens", parce qu'on en parle longtemps, parce que son irruption suscite un torrent de discours, que l'événement sensationnel prend son inestimable valeur. Pour ce que, brusquement, il éclaire. Par ses effets de résonance, par tout ce dont son explosion provoque la remontée depuis les profondeurs du non-dit, par ce qu'il révèle à l'historien des latences. Du fait même qu'il est exceptionnel, l'événement tire avec lui et fait émerger, dans le flot des paroles qu'il libère, des traces qui, sans ce coup de filet, seraient demeurées dans les ténèbres, inaperçues, les traces du plus banal, de ce dont on parle rarement dans le quotidien de la vie et dont on n'écrit jamais. »

Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, 1973.

- 1 Peut-être est-ce parce que la guerre de 1967 se situe entre histoire événementielle et histoire sociale, mais aussi entre mémoire et histoire, qu'elle signifie à la fois moment de rupture, date, événement en trompe-l'œil et antidate¹. L'histoire de 1967 comprend en fait deux récits. Le premier est celui de la troisième guerre israélo-arabe, guerre des Six Jours, guerre de Juin, événement bref quoique marquant, faisant directement suite à une rapide escalade des tensions entre Israël et l'Égypte, en mai 1967. Le second récit domine et vient finalement obscurcir le récit de la guerre², des événements en soi et de leurs conséquences³, puisqu'il touche à la dimension sociale et symbolique de la défaite, à sa charge émotionnelle, à l'évaluation de l'expérience nassérienne. De même que sont parfois mêlés, dans les représentations de 1967, ces deux niveaux de récit et d'analyse,

événementiel et symbolique, les mémoires de l'histoire institutionnelle et de l'histoire communautaire le sont aussi.

- 2 Il sera ici question des événements plutôt que de la guerre, non par euphémisme, mais parce qu'histoire et mémoire de 1967 embrassent le moment nassérien dans son ensemble. Ces événements appartiennent au passé, pour ceux qui ne les ont pas vécus, ceux qui ne souhaitent ni en préserver la mémoire ni en garder le souvenir ou qui les ont effacés à l'ombre de la mémoire de la guerre d'Octobre. Ils se rattachent simultanément au présent, dans l'oubli même comme dans le souvenir d'un moment vécu en tant que rupture à différents niveaux, individuels et collectifs, en « anti-acmé » de l'imaginaire national symbolisé par la guerre de Suez. Ils se rattachent aussi au présent parce qu'ils servent, en amont, à lui donner un sens.
- 3 Cet article se propose de fournir des éléments de réflexion sur le sens de la rupture tel qu'il peut être perçu à travers la mémoire de 1967, à partir de l'historiographie, de témoignages, d'entretiens et de sources secondaires. Je m'attacherai, en particulier, à certaines des représentations et des perceptions politiques et intellectuelles des événements de 1967⁴, car c'est à l'intérieur de cet espace mémoriel que ceux-ci prennent indubitablement le sens d'une rupture politique et symbolique. Je contrasterai ces représentations avec les récits d'acteurs non politiques, non engagés. S'il y eut rupture, du côté des acteurs politiques et engagés, ce serait la rupture avec un imaginaire national ou avec une utopie et, peut-être, avec le contrat social implicite à la Révolution. S'il y eut rupture du côté des acteurs non politiques, ce fut peut-être avec les années de lutte contre une hydre à mille têtes, l'ennemi au profil incertain⁵.

Un sens à donner à l'histoire

- 4 Les représentations mémorielles des événements de 1967 posent la question, d'une part, du sens à donner à l'expérience nassérienne et, d'autre part, de la nature des liens qu'entretiennent les différentes strates de la mémoire de ces événements. Ceci conduit à deux niveaux d'analyse, correspondant aux deux récits sur 1967 : l'un qui traiterait de la guerre et de ses ramifications et l'autre de la mémoire de ce que je nomme le « moment soixante-sept ». Le premier récit traite de l'événement en soi. Il s'agit-là des discours publics et créateurs d'identité ayant trait aux causes et aux conditions de la défaite et à ses implications politiques. Ils servent, pour une large part, à (dé)légitimer les assises des partis politiques en place aujourd'hui et à marquer les territoires politiques et idéologiques. Ces discours ont pour fonction la défense voire l'apologie d'une idéologie ou d'intérêts de groupe⁶. Le second récit embrasse des champs de mémoire plus complexes, publics et privés, institutionnels et individuels, où le « moment soixante-sept » sert à expliciter les perceptions historiques de ses auteurs, la relation des personnes au passé et au présent, à travers des expériences avant tout individuelles. Ces deux récits n'auraient pas pour *vocation* d'alimenter ou de contribuer aux débats politiques dont le passé nassérien est l'objet ou le miroir, même s'ils y contribuent éventuellement. De même, ils sont également nourris par les débats publics sur la mémoire nassérienne. L'historien[ne] même, qui exhume ces représentations du passé, participerait ainsi, à son corps défendant, à la reconstruction publique de la mémoire du passé.
- 5 La communauté intellectuelle est caractéristique des eaux troubles où navigue la mémoire. Elle participe, en effet à la fois, à la construction des mémoires institutionnelles, collectives et individuelles⁷. Les intellectuels se donnent pour fonction, qu'ils érigent parfois en devoir, de penser la société et l'histoire, de faire sens

du temps. Non pas que tout intellectuel se fasse un devoir de mémoire du « moment soixante-sept ». Son poids négatif aussi bien que son instrumentalisation politique inciteraient, au contraire, certains nationalistes, apologistes et/ou défenseurs de la mémoire nassérienne, à un devoir d'oubli⁸, consistant à nier la rupture par refus de la défaite ou par réaction contre son instrumentalisation.

Événements

- 6 « Les événements retentissants ne sont souvent que des instants, que des manifestations de ces larges destins et ne s'expliquent que par eux », écrit Braudel. Que restera-t-il de la guerre des Six Jours dans les annales de l'histoire ? Sa présence durera-t-elle aussi longtemps que durera la mémoire inconstante et éphémère des hommes qui l'ont vécue ? N'a-t-elle que l'humaine « dimension de leurs colères, de leurs rêves, et de leurs illusions » ? On pourrait soutenir que les événements de 1967 n'ont pas, en soi, changé la face du monde arabe : dans une histoire sur la longue durée, braudélienne, le « moment soixante-sept » est un battement de cil. Ce que Malcom Kerr a nommé la « guerre froide arabe » (Kerr, 1971) n'a pas été révélée par la défaite, pas plus que ne le furent la nature coercitive du régime et les tensions de l'idéologie nationaliste arabe. Bien plus, dans l'optique des intérêts strictement nationaux, les pertes subies contre Israël furent de courte durée. Le traité de paix égypto-israélien (1979), à la suite de la victoire d'Octobre, permettait la restitution graduelle des territoires égyptiens une quinzaine d'années après la défaite (avril 1982). À l'échelle de vies humaines, cependant, l'histoire de 1967 est une autre histoire.
- 7 En ce qui concerne les découpages de l'histoire récente de l'Égypte et du Moyen-Orient, la littérature scientifique fait de 1967 une rupture historique. Certes, les chronologies respectent l'histoire institutionnelle et politique (1952-1970). Cependant, les divisions internes aux chroniques sur la période nassérienne marquent communément un *avant* et un *après* 1967⁹. Ce leitmotiv historiographique tient, en partie, à la prédominance des approches politique et diplomatique de l'histoire récente, lesquelles dominent les publications occidentales et arabes sur le Moyen-Orient contemporain. Il découle aussi de l'influence des interprétations du passé d'une partie de l'intelligentsia qui fut engagée dans l'utopie révolutionnaire et qui a vécu la défaite comme un traumatisme, une sortie de l'histoire, en rupture avec le sentiment d'une histoire en marche. La mémoire des acteurs non publics possède souvent, quant à elle, ses propres structures temporelles, à l'échelle de la vie des narrateurs et de la (ou des) communauté(s) et des destins auxquels ils choisissent de se rattacher.
- 8 L'histoire de 1967, s'écrivant et s'inscrivant encore au temps présent, est, par conséquent, propice à l'usage politique. Elle se distingue difficilement de la mémoire. On ne s'étonnera donc guère que cette histoire soit dominée par la chronique, l'histoire événementielle, et qu'elle véhicule une mémoire essentiellement tournée vers le politique. On sera également peu surpris de ce que l'usage du terme « rupture » soit occasion de polémiques. Dans l'historiographie occidentale, la guerre marque la mort politique et idéologique de Nâsir [Nasser], signant le début de la fin de la centralité égyptienne. Coup irréversible porté au panarabisme, le vide idéologique consécutif à la défaite aurait permis l'ouverture de la boîte de Pandore de l'islam politique. La guerre évoque encore la consécration de l'état de fait israélien et du drame palestinien, la naissance d'une nouvelle configuration géopolitique, décentrée vers le Golfe, jusqu'alors bête noire des nationalistes arabes. Soixante-sept est *en tous ces sens* une date qui signerait la fin d'une histoire et en annoncerait une autre. Guerres et

funérailles balisent traditionnellement l'histoire événementielle. Or la mort de Nâsir, qui survient en 1970, finit par se confondre à la défaite, renforçant la structure dramatique de la tragédie nassérienne et le sens de rupture qui se rattache à la mémoire de la guerre de Juin.

- 9 En Égypte, Soixante-sept alimente la guerre des mémoires et les polémiques des mémorialistes et des politiques. La défaite, *al-hazima*, possède son récit officiel, ses détracteurs, et ses apologistes. Son histoire est trop immédiate pour attirer l'attention des chercheurs académiques. Ils montrent encore beaucoup de réticence envers l'histoire récente, non seulement parce que les historiens « établis » en ont été pour la plupart les témoins et en perçoivent trop bien les liaisons dangereuses avec leur propre mémoire, mais aussi parce que les documents gouvernementaux ne sont pas ouverts aux chercheurs. En Occident, nombre d'archives demeurent également confidentielles. L'écriture de cette histoire relève ainsi du champ public et médiatique – articles de presse, Mémoires, documentaires – lié à certains débats de la société égyptienne.
- 10 La chronique officielle de la guerre reflète la double appartenance politique, par moment malaisée et en apparence paradoxale, du régime actuel. L'État affirme la légitimité de son exercice du pouvoir et de sa politique en se plaçant à la fois comme héritier (1) de la Révolution de juillet et du nationalisme arabe non moins que (2) de l'ère de l'*Infitah* et de la paix avec Israël. Dans cette logique légitimiste, la guerre de 1967 se situe dans la continuité de l'histoire nationale et non en rupture avec elle. Nâsir avait répondu maladroitement, en mai 1967, à l'agression israélienne, le contexte international se montrant inopportun, tandis que la guerre d'usure (1969-1970) démontrait la volonté de l'État de continuer le combat, préparant le terrain de la victoire d'Octobre. Aussi Nâsir s'érige-t-il en maître à penser de la victoire de 1973, Sâdât [Sadate] en metteur en scène et Moubarak en exécutant. Ce syncrétisme place l'actuel président dans la lignée des Officiers libres.
- 11 Pénétrons, à titre d'illustration, dans l'arène du « Panorama 1973 », musée militaire consacré à la mémoire de la guerre d'Octobre et inauguré en 1989. Après le spectacle de la guerre de 1973, large fresque épique panoramique, les visiteurs, en majorité des familles et des groupes scolaires, sont conduits vers une salle de projection. La séance s'ouvre sur Nâsir et un bref résumé de la guerre de 1967¹⁰.
- 12 Les préparatifs de la guerre d'Octobre, nous apprend le commentaire, furent initiés avant 1973 par des opérations de petite envergure (la guerre d'usure). La guerre de Juin ne fut pas une défaite (*hazima*), mais une perte (*khasara*). L'œuvre de Sâdât aurait consisté à poursuivre l'œuvre entreprise par Nâsir. L'armée israélienne, naguère dite « invincible », aura été battue en six heures. En dépit des « adversités », la victoire s'est clairement située du côté de l'armée égyptienne grâce à l'efficacité de son aviation. Les mots demandent leur revanche sur l'histoire : six heures d'octobre font écho à six jours de juin ; l'efficacité de l'aviation, en octobre, rappelle l'éradication au sol de l'aviation en juin. L'histoire officielle relativise et transfigure, en outre, la défaite en la situant dans la continuité d'une histoire au long cours, celle de la noble lutte contre Israël¹¹. En faisant de la guerre de Juin et de la guerre d'usure des étapes préliminaires de l'attaque et de la victoire finale de 1973, le régime fait siennes les thèses neo-nassériennes¹² tout en modifiant leurs conclusions¹³. C'est en cela que 1973 constitue un avortement pour les nasséristes : en refusant de pousser la victoire jusqu'à défaire Israël, Sâdât trahissait et consacrait le « revers » de 1967 en défaite historique.

- 13 Des critiques de la défaite paraissaient dans l'immédiat après-guerre, mais elles furent de portée limitée¹⁴. Il faudra véritablement attendre la victoire d'Octobre, comme en témoigne le volume des publications postérieures à 1973, afin que se développe une historiographie de la guerre de Juin. Dans une certaine mesure, la victoire permet que soit évoqué le revers de 1967 sans que le patriotisme de ses chroniqueurs ne puisse être mis en cause. Le climat politique y sera également favorable : révisionniste sous Sâdât, « réhabilitiste » sous Moubarak. Les ouvrages des mémorialistes et publicistes, des témoins et personnalités publiques, politiques et militaires foisonnent : ‘Abd al-‘Azîm Ramadan, M. H. Haykal, Mahmûd Riyâd, Sayyid Mar‘î, M. Fawzî, A. L. Baghdadî, Amîn Huwaydî, et autres¹⁵. Les détracteurs du régime nassérien disposent du champ de bataille idéal, la défaite étant l'un des moments les plus contestables de ce qu'Alain Roussillon nomme la « geste nassérienne ». *Le Récit de la guerre de Juin 1967* de ‘Abd al-‘Azim Ramadan (1985) offre un exemple-type de la critique « libérale » anti-nassérienne. Ce récit journalistique, publié en 1986, fut au préalable largement diffusé sous forme de feuilleton dans *‘Uktûbir*, le journal officieux du Parti national démocrate¹⁶. L'auteur décrit la défaite de 1967 comme l'aboutissement logique des politiques mises en place par le régime : monopolisation du pouvoir par les militaires, autoritarisme du chef de l'État, corruption des institutions politiques et militaires, rivalités internes cachées. La défaite de Juin vient ainsi incarner le contrôle néfaste et exclusif des hommes au pouvoir sur la vie politique et économique.
- 14 Dans la littérature islamiste, la défaite s'affiche de même, non comme rupture, mais comme aboutissement naturel d'un système idéologique et institutionnel. Elle prend, par ailleurs, valeur didactique de signe et de châtement. Dieu, en infligeant ce désastre à ses ouailles, spirituellement et culturellement égarées, leur offrait l'occasion de retourner à leur conscience : « Notre défaite provient de ce que Dieu tient à nous car nous manifestons des vestiges de religion, sinon l'attitude de croyants. Il nous a affligés de sorte que nous puissions [Lui] revenir »¹⁷. « Islamiste modéré », Yusuf al-Qaradawi offre, dans *Dars al-Nakba al-Thâniya*, un exemple à chaud d'interprétation morale et idéologique de la défaite et d'un autre de ses usages politiques¹⁸ : il se sert de celle-ci pour dénoncer l'apostasie de l'État, son illégitimité politique et religieuse et son rôle dans la corruption morale des masses. Ce qui importe, dans cette approche politico-théologique de l'histoire, c'est la compréhension des plans divins, de la volonté de Dieu pour le futur de la communauté. Toute distinction entre histoire immédiate et histoire lointaine s'y dissout, la volonté de Dieu régissant passé et présent. L'histoire rappelle à Sa Loi, unique et éternelle. Qaradawi s'attaque au premier chef aux régimes nationalistes arabes dans leur ensemble. Selon lui, le régime de Nâsir incarnait un projet de société antinomique à l'ordre divin. *Dars al-Nakba* constitue une réfutation islamique systématique et lucide des thèses apologistes et contemporaines (toujours en cours) sur la défaite.
- 15 Les apologistes s'attacheront en échange à réhabiliter une mémoire nassérienne ternie, d'abord, par l'effet conjugué de la défaite et des critiques stimulées par les travaux de « rectification » historique entrepris à l'initiative de Sâdât et, ensuite, par la compétition pour la mémoire ouverte dans le champ multipartisan et depuis les années quatre-vingt-dix. Les apologistes considèrent la défaite en rupture avec le *modus operandi* nassérien. Les théories du complot fleurissent ; la thèse du sabotage américain est courante¹⁹. Dès le 23 juin 1967, Muhammad Hasanayn Haykal affirmait posséder les preuves de la « connivence secrète » à la fois « directe » et « indirecte » entre États-

Unis et Israël²⁰. L'ancien directeur d'*al-Ahrâm* et confident de Nâsir maintiendra cette position dans son long ouvrage sur la guerre de Juin, paru en 1990²¹. En entravant le leadership égyptien, l'Occident ruinait le développement et l'autonomie arabes. La guerre marquait le préliminaire de l'ère neo-impérialiste américaine. Les apologistes participent ainsi à la reconstruction d'une mémoire épurée et à la construction du mythe nassérien s'épanouissant depuis les années 1990 sous l'aile du jeune mouvement et parti néo-nassérien²². Ils ôtent aussi aux événements, en les déplaçant sur la scène internationale, leur signification et leur portée collective et nationale.

Gil al-thawra

« À la suite de ce désastre, toute la génération des années soixante a été véritablement déçue. Nous étions vraiment critiques du régime. Nous [l']accusions... sur des bases sociales et politiques. Nous pensions que [son] attitude indécise... [son manque de volonté], pour implanter le socialisme, était derrière la défaite. Cela ne put, cependant, se manifester par écrit, car il était très difficile d'exprimer ces idées en public. Je pense à ces cercles au Caire où les hommes de gauche se rassemblaient, de différentes tendances, marxistes engagés... ou autres. »²³

- 16 C'est surtout pour la « génération de la révolution » que la guerre eut pour conséquence « un réexamen de l'idéologie et du langage même qui exprimait cette idéologie » (Mehrez, 1994, p. 99). Une partie de la composante intellectuelle radicale de cette génération formera la « Nouvelle Gauche », engagée mais critique de l'ancienne garde aux côtés de laquelle elle participera à la production mémorielle sur le moment nassérien à partir des années 1970. Samia Mehrez a pertinemment décrit la *gil al-thawra* comme la génération qui aurait « probablement commencé ses études scolaires à l'avènement de la révolution de 1952 en Égypte, dont le but essentiel était de donner naissance à une nouvelle génération nourrie d'une idéologie nouvelle, d'une nouvelle rhétorique et d'une nouvelle image de soi. À travers un processus de standardisation de l'éducation et de réécriture de l'histoire de manière à dévaloriser la période pré-révolutionnaire, le nouveau régime parvint avec succès à former une génération croyant fortement en cette image nouvellement construite de l'Égypte : le “cœur” et la “nation la plus forte” du “monde arabe” » (Mehrez, 1994, p. 98).
- 17 Cette génération, il me semble, recouvre un ensemble plus large d'individus (dans une acception plus subjective aussi) qui aurait, non seulement été nourrie au même sein d'une idéologie nouvelle, mais qui aurait aussi partagé l'expérience commune des moments marquants²⁴. Dans quelle mesure les discours de cette génération influencent-ils donc la production mémorielle des événements ou la politique de leur oubli? Je m'en tiendrai ici à quelques remarques en forme d'hypothèse. Si le champ de production mémorielle de l'expérience nassérienne reste encore fortement influencé par la « génération de la révolution », les générations post-soixante-sept, qu'elles ont formées ou informées, commencent à s'y substituer. La génération *gil al-thawra* occupe, aujourd'hui encore, une place importante dans les cercles institutionnels, mais elle se trouve en conflit avec les générations « *post-thawra* » qui perçoivent la présence des « Anciens » comme un obstacle à la réforme des institutions et de la pensée. Désabusée ou pas, elle se présente néanmoins communément comme le porte-parole de la nation, sa conscience et sa frange éclairée. Pour les plus jeunes de cette génération, la mémoire de 1967 est fortement liée à la mémoire des mouvements estudiantins égyptiens de 1968²⁵:

« - C'est aujourd'hui le 5 juin... Allons, célébrons... comment va-t-on célébrer ça ?
- On pourrait boire du thé.

- J'entrais tout juste à l'université quand vint le 5 juin. C'était comme maintenant, la période des examens. J'avais 18 ans. Quand j'ai entendu les informations, je me suis porté volontaire pour aller au Sinaï. J'étais à Alexandrie. Je me suis rendu au centre de volontaires de Port-Saïd. Je croyais vraiment que j'allais aller à Tel-Aviv. J'y croyais. Je croyais que nous allions nous rendre à Tel-Aviv. J'avais 18 ans. Nous tenions nos informations de la radio. Le premier jour, ils dirent : 100 avions ont été abattus. Le second jour, ils dirent que tant et tant d'avions avaient été abattus, etc. Et vous savez quoi ? Israël occupait déjà Port-Saïd. Le même jour, ce premier jour... À 5 heures du matin... Ils en avaient déjà fini à... un seul jour. Il y avait ce type, on était très amis, nous étions les meilleurs amis, comme ça, qui était à l'armée. Il était à Q, sur la frontière israélienne. Il était soldat. Il était dans le Sinaï le 5 juin. Trois mois après la guerre, je suis allé voir mon ami à l'hôpital où il se faisait soigner. Quand je l'ai vu, ses jambes étaient grosses comme ça. Il a dit qu'il était d'abord devenu fou, devenu fou. Ils sont revenus en marchant du Sinaï à Port-Saïd. En marchant. À mesure qu'ils marchaient, ils se dévêtaient de leurs vêtements, de leurs pantalons, de tout ce qu'ils portaient, de leurs montres... Et il a vu le sang des gens bouillir, bouillir simplement, comme ça, et les avions israéliens venir sur eux et les attaquer, tuant, c'est ce que disent les sources officielles, 25 000, 25 000 Égyptiens sont morts en un seul jour 25 000 c'est le chiffre officiel, mais certains disent qu'il y a eu 50 000 morts. Dans chaque famille quelqu'un est mort. Le 9 juin, le président annonçait qu'il allait partir, se retirer... Et il fallait voir ces manifestations... (...) Ça a laissé chez chaque Égyptien une fissure comme ça, ça nous a brisés. »²⁶

18 Cette évocation particulière de la guerre fera suite au récit des manifestations étudiantes, à leur répression, aux arrestations, à la mémoire vive de l'incarcération et à l'abandon de la politique. Défaite et révolte, désillusions (si illusions il y avait), la fin des années soixante est une période de bouleversements partout dans le monde, auxquels sont liées, dans le contexte égyptien, la décolonisation et l'affirmation des jeunes États-nations. Le mouvement étudiant égyptien donnera à la défaite une dimension supra-nationale. Elle deviendra le symbole des bouleversements qui prennent place à l'échelle mondiale, d'émancipations nationales avortées et d'un désir de participation à la *res publica* réprimé²⁷. La portée « moment soixante-sept » tient en partie des circonstances fortuites de l'histoire.

19 La guerre semble avoir eu pour effet de cristalliser sur les événements de 1967 la mémoire d'évolutions amorcées avant 1967, date devenue *a posteriori* tournant historique, au-delà même de l'Égypte, dans l'ensemble du monde arabe²⁸. Les signes de changement, d'agitation et d'innovation antérieurs à 1967 devenaient aussi *a posteriori* des éléments visionnaires, avant-coureurs, ou annonciateurs de la « crise »²⁹. En revanche, les changements postérieurs à 1967 confirmaient l'influence de la défaite, sans pour autant y être nécessairement directement liés.

Au-delà de la rupture

20 En dehors des lieux de la mémoire institutionnelle, la mémoire de l'expérience communautaire nassérienne (ce que femmes et hommes ont vécu et ressenti) et les enjeux politiques de cette mémoire (le présent des questions politiques passées et les querelles idéologiques) semblent se détacher plus facilement. Parfois, d'ailleurs, le souvenir de 1967 se distingue tout simplement de la mémoire de l'histoire. Les mémoires d'acteurs non publics expriment plus aisément des expériences personnelles où les individus tentent de donner un sens à leur propre histoire, non pas obligatoirement à l'Histoire. Les hommes et les femmes qui n'ont pas grandi sous la révolution, la « génération 1973 », celle de l'*Infitah* et des accords de Camp David, ne ressentent pas la charge émotionnelle de leurs aînés envers la défaite :

« 1967 provient d'une erreur. Les gens aimaient Nâsir. Mais ils l'aimaient comme un père. Alors quand on leur a dit d'aller à la guerre, ils n'ont pas pensé qu'ils allaient en guerre. Ils s'acheminaient vers la victoire, comme on le leur avait dit. Ils sont partis heureux, parce qu'ils ont cru dans ce que Nâsir leur avait dit, qu'ils combattraient et en sortiraient victorieux. Il y avait ce type à la radio, comment il s'appelait déjà, qui avait cette très forte voix. Il annonçait 40 avions, puis le jour d'après, 60 avions auraient été détruits, mais en fait... Il se tut pour un temps après l'annonce de la défaite. Mais il y eut des foules dans les rues. »³⁰

« 1967, pour mon père [communiste, scénariste], ça a été la fin. Jusqu'à aujourd'hui... Ça l'a arrêté net [dans son travail créatif]. Mais c'est comme regarder cette tasse d'eau, tu peux la voir à moitié pleine ou à moitié vide. Mon père la voit à moitié vide, moi je dis qu'elle est à moitié pleine. Nous avons appris de 1967. Rien ne s'est arrêté en 1967. Nous devons apprendre de nos erreurs. Alors nous devrions nous demander ce que 1967 nous a appris... Oui, les intellectuels ont écrit et dit beaucoup de choses après la guerre, mais tout ce qu'ils ont fait c'est écrire. Ce n'était pas profond (...). C'est le passé. Maintenant il s'agit de regarder devant soi pour voir ce que nous pouvons faire. »³¹

- 21 Ce détachement ne signifie pas nécessairement oublié. Pour la génération qui a grandi sous l'*Infitah*, refuser l'émotion que la « génération 67 » montre avec le souvenir de la défaite, c'est s'opposer à l'atrophie des aînés, noyés dans une contemplation malsaine du désastre. Au pessimisme et à l'idéalisme parental s'oppose une attitude souvent cynique, qui se veut positiviste, réaliste. Pour ces jeunes gens, envisager l'idée de rupture c'est se priver d'espoir d'avenir et d'un possible renouveau du monde qu'ils habitent.
- 22 Il est apparu au cours de mes entretiens auprès d'aînés que la mémoire de la guerre de Juin se confondait parfois avec celle de 1956, les deux dates (apogée et « contre-apogée » du moment nassérien) s'interposant, alors que le récit même des événements m'était fait avec précision. Même si ceux-ci font de la guerre de Juin un moment particulièrement tragique, elle est éventuellement perçue par ses contemporains comme l'un des jalons d'une longue période de conflits, qui s'ouvre le plus souvent en 1956 et s'achève en 1973 par la paix :
- « 1969 ne fut pas le début, ce fut la fin. En 1973, quand nous avons franchi le canal, Sâdât... a traversé le canal et la guerre était finie... La guerre avait commencé en 67. Le 5 juin 67. Elle a duré de 67 à 69.
- Quand les Juifs sont entrés dans le Sinaï, c'est de ces années dont je me souviens le plus, il y avait la guerre pendant tout ce temps-là à Ismaïlia et Suez. À Port-Saïd, la guerre n'était pas si dure, c'était moins [dur]. Nous sommes restés jusqu'en 1969 et après on est venu ici [au Caire]. Nous sommes restés au Caire jusqu'en 1973, quand Sâdât a franchi le canal et que nous avons gagné et récupéré le Sinaï. C'était une chose magnifique, magnifique, puisque depuis longtemps... nous ne pouvions plus être sur notre terre. Ils occupaient notre terre, en ce temps-là. »³²
- 23 Il me semble que 1956, 1967 et 1973 sont trois dates inséparables dans la mémoire du moment nassérien. Ce transfert d'événements diachroniques a une double dimension psychologique et sociale. S'y mêlent le refus de la honte associée à 1967, le remplacement d'un cadre illégitime (l'acte insensé) par un cadre légitime (la noble lutte), le déplacement de l'événement (et donc la disparition, par fusion, de l'événement même) de Juin 1967 dans la *longue durée* de l'histoire de la lutte contre l'impérialisme occidental. Il serait trop facile de ne voir dans ce transfert qu'instrumentalisation et idéologie. Il se pourrait qu'il révèle la signification réelle de la guerre pour ses contemporains. La guerre, la lutte continue, inachevée, est l'un des motifs du mythe nassérien. Alain Roussillon a justement souligné que « même s'il a suscité

d'irréductibles antagonismes et mis en œuvre un degré passablement élevé de coercition et de violence politiques, le moment nassérien – disons entre 1956 et 1966, encore que la défaite fasse aussi partie de sa “geste” – représente un temps fort de réactivation de l'accord – conflictuel – de la société égyptienne avec elle-même » (1996, p. 5). Et pourtant cet accord, ou plutôt sa mémoire, ne participe-t-il pas, en partie, du mythe nassérien, tout comme la rupture de soixante-sept ? L'évolution du récit des événements 1967 et les mémoires qui l'entourent, ne sont pas les uniques indicateurs de cette émergence d'un mythe nassérien³³. Quand apparaît Mao sur les publicités d'une grande chaîne de librairies parisiennes, c'est signe de sa mort certaine, mais en quelque sorte aussi de sa résurrection, sous des formes qui parfois nous échappent. De même, la sortie au Caire, durant l'hiver 1999, du film *al-Sharaf*³⁴, mélo relatant les affres de la guerre de 1967, ou l'ouverture d'un nouveau café Umm Kulthum, lesquels se disputent la médaille du cliché et du kitsch, annoncent peut-être que le moment nassérien fait sa discrète entrée dans un mythe – où, par ailleurs, la rupture de 67 pourrait bien se perdre.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdalla A., 1985, *Students Movements and National Politics in Egypt : 1923-1973*, Londres, al-Saqi Books.
- Alleaume Gh., 1986, « L'Égypte et son histoire », *Bulletin du CEDEJ*, n° 20.
- Baker W., 1990, *Sadate and After : Struggle for Egyptian Political Soul*, Londres, Tauris.
- Belli M., 1996, *Mémoires plurielles d'un « revers » de l'histoire. Pour une approche des représentations égyptiennes de la guerre de Juin 1967*, Paris, INALCO, Mémoire de DEA.
- Braudel F., 1969, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion.
- Haddad Y., 1992, « Islamists and the Problem of Israel : the 1967 Awakening », *Middle East Journal*, vol. 46, n° 2.
- Halim B., 1974, *Introduction to Days of Dust*, Illinois, Mupi, 1974.
- Haykal M. H., 1990, *1967 : Al-'infigâr, harb al-thalathîn sana (1967 : L'explosion, la guerre de trente ans)*, Le Caire, Dâr al-Ahrâm.
- Heymann F., et Abitbol M., 1998, *L'historiographie israélienne aujourd'hui*, Paris, CNRS Éditions.
- Kerr M., 1971, *The Arab Cold War : Gamal 'Abs al-Nasir and its Rivals, 1958-1979*, Oxford, Oxford University Press.
- Loroux N., 1988, « Pour quel consensus ? », in *Politiques de l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil (Le Genre humain).
- Mehrez S., 1994, *Egyptian Writers Between History and Fiction : Essays on Naguib Mahfouz, Sonallah Ibrahim and Gamal al-Ghitani*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 1994.

- Nasr M., 1987, « L'univers national arabe nassérien », in D. Chevallier, éd., *Renouveau du monde arabe (1952-1982)*, Paris, Armand Colin.
- Portelli A., 1997, *The Battle of Valle Giulia*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Qaradâwî Y., 1987, *Dars al-Nakba al-Thâniya, li madha 'inhazamna... wa kayfa nantasir* (Leçon du second désastre, pourquoi nous avons été battus... et comment vaincre), Le Caire, Maktaba Wahba.
- Ramadan A., 1985, *Tahtîm al-âliha : Qissat harb yunyû 1967* (La destruction des divinités. Récit de la guerre de Juin 1967), Le Caire, Madbûlî, 1985.
- Riyâd M., 1987, *Mudhakkirât Mahmûd Riyâd, 1948-1978* (Mémoires), t. 2, Le Caire, Dâr al-Mustaqbal al-'Arabî.
- Roussillon A., 1996, « Les termes de l'impossible bilan », *Peuples méditerranéens*, n° 74-75 : Nasser – 25 ans.
- Saad R., 1996, « Les deux passés des paysans de Nasser : Mémoire politique et vie quotidienne dans un village d'Égypte », *Peuples méditerranéens*, n° 74-75 : Nasser – 25 ans.
- Saïd E., 1974, « Introduction », in H. Barakat, *Days of Must*, s.l., MUPI.
- Swedenburg T., 1995, *Memoirs of Revolt : The 1936-1939 Rebellion and the Palestinian National Past*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Zakariya F., 1975, *'Ârâ' naqdiyya fî mushkilât al-fikr wa-l-thaqâfa*, Le Caire, al-Hay'a al-Misriyya al-Âmma li-l-Kitâba.
- Zeghal M., 1996, « Nasser et les Oulémas d'al-Azhâr : la réinvention d'une mémoire politique », *Peuples méditerranéens*, n° 74-75 : Nasser – 25 ans.

NOTES

1. Cet article rassemble des éléments de mon mémoire de DEA sur la mémoire de la guerre de 1967 ainsi que certains éléments de mes recherches en cours dans le cadre de ma thèse de doctorat (Georgetown University), sur l'histoire sociale et culturelle du « moment nassérien ».
2. La guerre n'a directement affecté que les populations égyptiennes de la zone du Canal et du Sinaï (ainsi, bien sûr, que les soldats). Entre 350 000 et 400 000 personnes, en 1969, et environ 800 000, en 1971, furent évacuées de cette zone (ministère des Affaires étrangères, dépêche n° 433/AL du 4/4/1969 et dépêche n° 177/AL du 15/2/1971). Elles ne seront autorisées à y retourner qu'après 1973. Cependant, la guerre de 1967 n'a pas laissé la même empreinte qu'un conflit qui aurait impliqué toute la population civile durant une longue période.
3. Il faudrait ainsi comparer les récits palestiniens et égyptiens de 1967. Il est assez frappant que les récits égyptiens fassent généralement peu de cas – ou un cas abstrait, idéologisé – des pertes arabes et palestiniennes et ce afin de souligner le sacrifice de l'Égypte, topique de la mémoire du moment nassérien.
4. J'entends par représentations politiques les discours « officiels » ou « publics », représentant les positions des institutions politiques des gouvernants, tout comme les discours des partis d'opposition, en accord ou non, avec les gouvernants. Il existe bel et bien un discours officiel sur 1967, qu'il soit ou non chargé de silences et de faux-

semblants. Michael Taussig écrit que les silences sont « le produit d'une politiques des faits, plutôt que des faits eux-mêmes » (cité dans Swedenburg, 1995 : xxvi).

5. L'idéologie nassérienne était ancrée dans la lutte et l'état d'alerte : il fallait maintenir l'« unité des rangs » contre l'ennemi extérieur – l'occupant britannique, les forces colonialistes et impérialistes, la menace sourde d'Israël et la « Réaction » arabe – et contre les facteurs de dissension nationale – le « féodalisme », les grands propriétaires terriens, le communisme, l'islamisme. Sur la question de l'idéologie de la lutte, cf. Nasr (1987).

6. Pour un aperçu des usages politiques de l'histoire de 1967, cf. Belli (1996).

7. C'est ce qu'Alessandro Portelli nomme des « modes narratifs ». Ces modes (institutionnel, collectif, individuel), souvent combinés, embrassent référent social, référent spatial et point de vue du narrateur. Cf. Portelli (1997 : 27).

8. Apparu en plusieurs instances dans mes entretiens. Sur le devoir d'oubli, cf. Loraux (1988).

9. Le nombre d'ouvrages illustrant cet argument couvriraient des pages. Voir à titre indicatif l'ensemble des contributions rassemblées dans « Nasser – 25 ans », *Peuples méditerranéens*, n° 74-75, Janv.-Juin 1996.

10. Film réalisé par Tag al-Dîn Ahmad et Salah Salib, assistés à la direction par Sa'd 'Abd al-Salîm, s.d.

11. On retrouve les mêmes tropes narratifs dans les manuels scolaires d'aujourd'hui. Voir, par exemple, le manuel de troisième préparatoire, 1998-1999.

12. Voir par exemple « *Sirr yudhâr li-'awwal marra : 'Abd al-Nâsir kana sayuhârib 'Isrâ'îl fî sibtimbir 1970* » (un secret révélé pour la première fois : 'Abd al-Nâsir allait combattre Israël en septembre 1970), dans *Uktûbir* du 9/7/1995. Muhammad Fâ'iq révèle que Nâsir aurait secrètement rencontré le général Fawzî afin de convenir d'un plan d'attaque contre Israël, qui n'eut pas lieu à cause de « Septembre Noir » et de la mort prématurée de Nâsir.

13. « Pour les nassériens, la victoire restreinte de la guerre d'Octobre 1973 était la justification finale de leur orientation arabe. (...) Les nassériens alléguaient que les éléments décisifs de la victoire, de la reconstruction militaire et du mur de missiles à l'Alliance arabe, qui fut d'une importance décisive, étaient tous les fruits des efforts domestiques et diplomatiques de Nasser. » (Baker, 1990, p. 97).

14. « Un commentateur prétendit que les critiques manifestes et publiques de cette période n'eurent aucun impact et ne conduisirent nulle part, dans la mesure où ce n'était pas plus qu'un exercice d'absorption de choc de la part du gouvernement pour donner à Nâsir le temps de remettre de l'ordre dans sa maison et concevoir un nouveau plan d'opérations. Certains, même des partisans de Nâsir, furent forcés d'admettre qu'il y avait du vrai dans cet argument ». Ahmad Abdalla, 1985, p. 140-142.

15. Il faudrait ajouter à ces auteurs les ouvrages sur la « conscience arabe » ou « islamique », la « personnalité arabe » et la pensée critique, qui furent des thèmes majeurs du révisionnisme post-nassérien, tels ceux de Fawzi Mansur, *Khurûj al-'arab min al-târikh*, Bayrût, Dâr al-Fârâbî, 1991 ; Tawfiq al-Hakim, *l'âdat al-ma'î (The Return of Consciousness)*, New-York, New York University Press, 1985, qui renie la révolution de Juillet et le régime des Officiers libres ; Sayyid Yasin, *al-Shakhsiyya al-'arabiyya bayna surat al-dhâtî wa mafhûm al-'akhar*, Bayrût, Dâr al-Tanwîr, 1983 ; Fu'âd Zakariya, *'Ârâ' naqdiyya fî mushkilât al-fikr wa-l-thaqâfa*, Le Caire, al-Hay'a al-Misriyya al-Âmma li-l-Kitâba, 1975.

16.« Commencée en juin 1982, à l'occasion du quinzième anniversaire de la guerre des Six jours, elle s'étire sur 78 épisodes et s'achève près de deux ans plus tard, en avril 1984 » (Alleaume, 1986, p. 26).

17.Hasan Ma'mun (Al-Azhâr) cité dans Haddad, (1992, p. 274). C'est non seulement l'interprétation islamiste, mais aussi celle des oulémas d'al-Azhâr, qui « dès la défaite de 1967, au moment où le régime nassérien ressort affaibli de l'épreuve de la *naksa* (...), instrumentalisent le thème de l'échec militaire pour appeler les consciences à revenir à la mémoire de leur religion » Zeghal, (1996, p. 111). La victoire israélienne de 1967 servira la même fonction dans les milieux religieux israéliens, où « une place de plus en plus importante (...) est remplie [dans les débats historiographiques], depuis la guerre des Six jours par les courants religieux qui, eux-mêmes divisés en une kyrielle de chapelles, ont fait entrer Dieu dans l'espace public israélien d'où les sionistes laïques avaient cru l'avoir chassé (...) quelques décennies plus tôt. » (Heymann et Abitbol, 1998, p. 22).

18.Yusuf Qaradâwî, *Dars al-Nakba al-Thâniya, li madha 'inhazamna. Wa kayfa nantahir* (Leçon du second désastre) (Le Caire, Maktaba Wahba, 1987). *La leçon* est une forme de pamphlet écrit dans l'immédiat après-guerre, lequel ne fut publié au Caire que vingt ans après.

19.En particulier dans la littérature nassériste et les écrits de gauche. Voir Riyâd (1987). L'ancien ministre des Affaires étrangères explique les événements ayant conduit à la guerre de 1967 et la responsabilité américaine.

20.*Al-Ahrâm*, 6/23/67, p. 1 et 3.

21.Voir Muhammad Hasanayn Haykal, *1967 : Al-'infigâr, harb al-thalathîn sana* (1967 : L'explosion, la guerre de trente ans) (Le Caire : Dâr al-Ahrâm, 1990).

22.Il faut lire à ce propos l'article de Dina Khawaga sur la mémoire différentielle entre nassériens de la vieille garde et jeunes nassériens El Khawaga in (1996).

23.AB, universitaire, 63 ans, Le Caire.

24.L'un de mes interlocuteurs, AM, avocat, 51 ans, s'identifie fortement à la génération de la Révolution et à la génération de la *naksa* bien qu'il n'eut que 16 ans en 1967. C'était un membre actif des jeunesses nassériennes.

25.Les manifestations étudiantes et ouvrières, en février 1968, eurent pour cause directe les peines trop légères infligées à la hiérarchie militaire jugée responsable de la débâcle, mais elles se nourrissaient aussi, pour les étudiants, de l'ère d'un temps qui se promettait révolutionnaire (le Che en visite en Égypte, la révolution viêt-namienne...). De nouvelles agitations étudiantes auront lieu en novembre 68.

26.AH, 53 ans, fonctionnaire, Le Caire.

27.« La liberté d'expression est une nécessité et nous manquons de cette liberté. S'il y avait eu avant 1967 une liberté d'expression, alors la *naksa* ne serait pas arrivée. » MT, écrivain, 63 ans. On peut voir également le film *al-Sayyid Bultî*, critique de la marginalisation du peuple, sorti en 1968, par Atif Salem (le réalisateur de *Khan al-Khalili*, 1966). Du même auteur, *al-Arafa* (La diseuse de bonne aventure) relate les manifestations de 1968. Ce film romancé apparaît au premier abord comme un archétype du révisionnisme outrancier sadatien, mais sorti en 1981 (quatre ans après les révoltes étudiantes de 1977), il acquiert implicitement une autre dimension.

28.Encore que les pertes palestiniennes ne soient pas symboliques. Sur l'effet 1967 dans le monde arabe, voir Edward Sa'id (1974).

29.« Quand est survenue la *naksa*, nos sentiments étaient encore plus forts que ceux des autres, du fait que nous [la génération des années soixante] l'avions pressentie. » MA, 64 ans, écrivain.

30.MH, 28 ans, agent commercial, Le Caire.

31.KH, 25 ans, étudiant, Le Caire.

32.NH, 71 ans, F, dentiste à la retraite, à Port-Saïd en 1956 et 1967, Le Caire.

33.Il faut lire le bel article de Reem Saad, « Les deux passés des paysans de Nasser : Mémoire politique et vie quotidienne dans un village d'Égypte, » in *Nasser... : 259-279*, tiré de sa thèse, *Perceptions paysannes de l'histoire récente de l'Égypte* (Oxford : St Anne's College, 1996).

34.Adapté du roman de Muhammad al-Bisati, *Buyut wara' al-ashgar*, Le Caire, Dar al-Hilal, 1993.

INDEX

Mots-clés : guerre de 1967, histoire et mémoire

AUTEUR

MÉRIAM BELLI

Cedrej/Georgetown University, Washington DC